

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



AFRIQUE MÉRIDIONALE.



ACCUEIL FAIT A M. ÉMILE ROLLAND PAR LES HABITANTS
DE BÉERSÉBA.

C'est avec raison que l'une de nos principales Revues signalait dernièrement, parmi les causes du succès des missions protestantes, le fait que dans ces missions ce sont généralement des *familles chrétiennes*, et non pas des ecclésiastiques isolés, qui travaillent à la régénération des populations païennes et barbares. Cet avantage avait été relevé, il y a plus de trente années, par l'un des esprits les plus pénétrants de notre époque, l'un des hommes qui ont le mieux compris et expliqué la part des éléments moraux dans les transformations sociales. L'expérience a pleinement démontré la justesse des prévisions de M. Guizot. Si l'installation du *missionnaire en famille* est souvent laborieuse, elle se fait plus naturellement et avec plus de sécurité. Au début, la grande difficulté gît dans l'étrangeté, le caractère inexplicable et suspect d'une entreprise dont le païen ne peut comprendre les motifs. Mais, en voyant à côté du missionnaire une femme et des enfants, ce païen se rassure ; les espions et les conspirateurs n'ont garde d'apporter avec eux de pareils otages. Comment croire aux intentions malveillantes d'un homme qui associe tout ce qu'il a de plus cher aux destinées de la communauté dans laquelle il demande à être admis ?

Bientôt ce qui n'avait d'abord été pour les barbares qu'un motif de confiance devient pour eux une source d'enseignements journaliers et de tout ordre. La famille du missionnaire leur offre le tableau des bénédictions que le christianisme leur apporte. La femme y trouve l'idéal de sa véritable vocation, de ses droits; elle voit la place honorable qui va lui être faite après des siècles d'avilissement et de servitude. Le polygame, témoin de joies domestiques qu'il n'a jamais goûtées, comprend qu'il s'est trompé sur la nature des liens conjugaux. Le chef, en voyant l'ordre, la subordination, les habitudes de travail qui règnent dans la famille de l'homme qui l'instruit au nom de Dieu, se dit, sans qu'il soit nécessaire de le lui expliquer, combien sa tâche deviendrait plus facile, combien son pouvoir gagnerait en crédit et en stabilité, si le peuple qu'il gouverne se composait de semblables familles. De plus, et ceci n'est pas le résultat le moins important, on voit souvent, dans les missions protestantes, l'œuvre ébauchée par des hommes d'origine étrangère continuée par leurs enfants. Ceux-ci, nés dans le pays, y jouissent d'un droit de cité que personne ne leur conteste, et, connaissant la langue, les mœurs, les tendances et les intérêts nationaux aussi foncièrement que les indigènes eux-mêmes, ils pourront bien plus facilement que leurs pères populariser les idées nouvelles, exercer une influence puissante sur les masses et donner à la société qui se crée sous l'influence de l'Évangile la forme la mieux appropriée aux lieux et aux circonstances. C'est ainsi que dans ce moment les fils des D^r Philip, des Read, des Helm, des Barker, mettent la dernière main à l'œuvre commencée par leurs devanciers parmi les Hottentots. Le fils de Moffat a définitivement fixé sa résidence parmi les terribles Matébélés, que les missionnaires n'avaient pu jusqu'à ce jour aborder qu'en tremblant. Et il serait facile de citer des exemples du même genre dans divers autres pays.

Les extraits d'une lettre de M. Emile Rolland que nous allons soumettre à nos lecteurs, montreront quelle est la vivacité de l'attachement que les indigènes du sud de l'Afrique vouent aux enfants de leurs missionnaires. Si la joie qui a éclaté à Béerséba au moment de l'arrivée de notre jeune frère peut nous paraître trop bruyante, les larmes qui sillonnaient les visages, pendant que des acclamations et des détonations d'armes à feu déchiraient l'air, montraient assez combien les émotions étaient profondes, et quel vibrant écho les sentiments d'un père et d'une mère longtemps séparés de leur fils unique trouvaient dans tous les cœurs.

Après avoir raconté les principaux incidents d'un long et pénible voyage à travers les plaines arides du Karou, M. Emile Rolland continue son récit de la manière suivante :

« Le 4 juin nous arrivâmes à Béthulie et nous nous arrêtâmes pendant une heure ou deux chez M. et Mme Pellissier, qui nous accueillirent comme si nous eussions été leurs propres enfants. Un trajet de quelques heures nous conduisit de là à Carmel, où M. et Mme Lemue nous firent également la plus affectueuse réception. Le lendemain matin, avant de repartir, j'eus le bonheur de présider au service religieux qui se tient tous les jours dans la chapelle et d'adresser quelques paroles en sessouto à une centaine d'indigènes. Je fus plusieurs fois interrompu par les sanglots des assistants, qui me connaissaient presque tous et ne pouvaient retenir des larmes de joie en me revoyant. Au sortir du culte, ils vinrent tous me serrer la main. Je leur présentai ma compagne qui fut pour eux un grand sujet d'étonnement. Il se trouve qu'elle ressemble beaucoup à l'une de mes sœurs, et ces braves indigènes s'émerveillaient de ce que le bon Dieu avait fait si semblables l'une à l'autre deux personnes qui n'étaient point parentes. M. Lemue eut la bonté de nous conduire jusqu'à quelque distance de Carmel, après quoi nous rencontrâmes M. Orpen, mon beau-frère, qui venait nous

chercher et qui nous fit entrer dans une voiture attelée de chevaux.

A deux lieues de Béerséba, se' présentèrent à nous mes sœurs, escortées par les chefs de la station et une centaine de cavaliers. Cette escorte eut l'attention délicate de s'arrêter à une petite distance pendant que nous donnions un libre cours à notre première émotion et que je serrais sur mon cœur ces sœurs bien-aimées, qui m'attendaient depuis si longtemps, et que le Seigneur m'accordait enfin la joie de revoir. Dès qu'ils nous virent prêts à remonter en voiture, les Bassoutos s'élançèrent vers nous à toute bride, puis s'alignant, firent une décharge générale de leurs armes. Cela fait, ils mirent pied à terre et je dus serrer la main à tous ces noirs dont le visage rayonnait de joie. Nous nous remîmes alors en marche. Notre escorte poussait d'incessantes acclamations, tirait des coups de fusil, faisait des évolutions autour de notre voiture. Peu à peu nos chevaux, paraissant prendre part à l'enthousiasme général, commencèrent à caracoler et à se cabrer. Bientôt, il devint impossible de les retenir, et, mêlés à la cavalcade, ils nous emportèrent avec une extrême rapidité à travers des flots de poussière. A une petite distance de la station, nous rencontrâmes une procession de jeunes filles en habits de fête, chantant un hymne de bienvenue composé pour la circonstance. A mesure que nous approchions du village, des troupes de piétons se joignaient à nous. Enfin nous arrivâmes devant les bâtiments de la mission, tout pavoisés de drapeaux portant diverses devises. On avait dressé un arc de feuillage à l'entrée du presbytère. Là, se trouvaient mes vieux parents auxquels il a tant coûté d'être séparés de leur fils unique pendant tant d'années!... Nous entrâmes ensemble dans la maison. Nos cœurs débordaient, la parole nous manquait, nous ne pouvions que bénir Dieu du fond de nos cœurs. — Tout-à-coup, une forte détonation se fit encore

entendre; c'était notre escorte qui, s'étant mise en ligne devant la maison, nous envoyait cette dernière salve. Dans ce moment la station offrait le plus intéressant tableau. Le soleil se couchait et ses derniers rayons coloraient d'une teinte rose les collines, les maisons, le temple; la fumée blanche de la fusillade enveloppait encore les cavaliers et leurs chevaux, et voilait à demi les couleurs brillantes et variées des vêtements de la foule; une procession de jeunes filles, précédée d'un grand drapeau blanc sur lequel était écrit ce simple mot: « Lume lang! » « Salut! » s'avancait en chantant. Il fallut alors que je me montrasse. La foule, dès qu'elle m'aperçut, se rua sur moi. On eût dit que ces gens allaient me déchirer; chacun voulait m'embrasser, me serrer vingt fois la main. Ce fut une scène indescriptible. Les chants, les acclamations se continuèrent au clair de lune et ne cessèrent que lorsque l'épuisement y mit fin.

Le dimanche, 8 juin, je prêchai en sessouto à un auditoire nombreux et attentif. Les indigènes étaient étonnés que je susse encore leur langue. La sainte Cène fut distribuée à plus de 320 communiants. Ce fut pour moi un moment bien solennel! Le 22 juin nous eûmes encore une cérémonie imposante. Trente-un catéchumènes se présentaient pour être admis dans l'Église; plusieurs d'entre eux sortaient du paganisme. On administra aussi le baptême à 27 enfants.

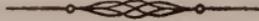
Ces chiffres vous montreront, Messieurs, que notre Église de Béerséba, malgré ses malheurs et la dispersion de beaucoup de ses membres, que les suites de la guerre ont forcés de quitter l'endroit, est loin d'être anéantie. L'œuvre du Seigneur continue encore à faire des progrès dans bien des cœurs.

Chers directeurs, priez pour nous! Notre tâche est difficile et nous nous trouvons souvent dans la perplexité. Faites-nous sentir que nous sommes soutenus par votre interces-

sion et que vos pensées nous cherchent dans ce pays lointain. Le Seigneur veuille vous rendre en rosée de bénédiction l'intérêt que vous nous portez !

Recevez, etc.

Émile-S. ROLLAND, missionnaire.



RAPPORT DE LA CONFÉRENCE ANNUELLE TENUE A HÉBRON,
A LA FIN DE FÉVRIER 1862.

(Suite et fin.)

HERMON.³

Lors des dernières conférences, M. et Mme Dyke étaient en voyage ; ils sont rentrés à Hermon vers le mois de juillet. Leur santé s'est sensiblement améliorée, et la joie évidente avec laquelle ils ont été accueillis, à leur arrivée, par les gens de leur station, n'a pas peu contribué à les encourager. Durant l'absence de son pasteur le troupeau n'a pas été négligé. Remis par la conférence aux soins éclairés de MM. Coillard et Gosselin, il a marché d'une manière satisfaisante. M. Dyke se plaît à rendre témoignage à l'activité déployée par ces deux frères. L'état général du troupeau est encourageant. Sans doute, il y a encore beaucoup de choses à améliorer ; on voudrait voir les gens aimer plus ardemment le Sauveur et se montrer plus désireux d'amener à Christ leurs parents et leurs voisins ; plusieurs cependant s'en occupent et vont fréquemment évangéliser dans les villages des environs. On regrette d'avoir à mentionner que deux femmes ont dû être retranchées de la Cène pour avoir consenti à ce que leurs enfants fussent les objets d'une cérémonie condamnable.